

## LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Un abonné de la *Svoboda*, journal de Kladno, en Bohême a été plusieurs semaines, la victime innocente de la superstition.

Il avait loué une maison, habitée précédemment par une tireuse de cartes. Depuis lors, il n'eut plus de repos. Vingt fois par jour des clients de la pytho-nisse venaient le déranger. Pour en finir le malheureux a collé sur sa porte une affiche ainsi conçue : "Avis aux idiots ! La tireuse de cartes n'habite plus ici".

L'histoire ne dit pas quel parti ont pris les "idiots" avertis de la sorte...

Le président Kruger a, en France, plus d'homonymes qu'on ne saurait le croire.

On a retrouvé sur les listes électorales établies en janvier dernier, pour Paris et les soixante-seize communes du département de la Seine, trois "Kruger", exerçant respectivement les professions de mécanicien, peintre et professeur.

Le "Bottin de Paris" même porte M. Kruger, éditeur, rue de la Grande-Batelière, 16, et R. Kruger, fourreur, rue de Maubeuge, 29.

Enfin, sur les listes du recrutement de la Seine et sur les tableaux de recensement établis à Paris depuis la guerre, on trouve en tout cinq conscrits répondant au nom de Kruger.

L'agriculture et la poésie sont deux sœurs jumelles qui s'entendent, paraît-il, le mieux du monde et qu'il ne faut, à aucun prix, séparer.

Tel est du moins l'avis du poète polonais Lucien Rydel, l'auteur du drame la *Bague enchantée*, la plus jouée des pièces du théâtre polonais contemporain.

On annonce de Cracovie que ce déjà célèbre poète vient de se marier avec la fille d'un paysan et va demeurer au village pour s'occuper d'agriculture en même temps que de poésie. La sœur de sa femme avait épousé, il y a quelques années, le peintre polonais Felmayer qui vit aussi à la campagne, et, tout en continuant peindre, élève ses enfants en cultivateurs.

Quand Dewey revint victorieux à l'issue de la guerre hispano-américaine, ses compatriotes ne surent, après l'avoir mené au Capitole, quel triomphe lui faire encore : ils résolurent de lui élever un monument de marbre, signe de sa gloire immortelle.

Le modèle d'une sorte d'arc de triomphe fut dressé — en plâtre. Or, c'est ce modèle qui subsiste toujours, mais dans quel état !

La pluie dégoulinant à travers les motifs sculptés a tracé de noires rigoles, et des collectionneurs ont tour à tour déchiqueté le fragile monument, emportant de ci de là des morceaux transformés en vulgaires presse-papiers.

Pauvre Dewey ! On l'a déjà oublié aussi bien que le monument de marbre jadis promis.

Un des derniers paquebots revenant de l'Afrique australe ramenait en Angleterre un grand chien danois qui a pris une large part à la défense de Mafeking. Il avait sans doute été employé naguère comme chien de berger, car on découvrit qu'il s'entendait admirablement à ramener sous le feu des forts des moutons errants aux alentours. Pour lui éviter les continuelles blessures des arbustes épineux et des fils de fer barbelés tendus par les Boers, les soldats lui avaient fait des galeçons de cuir qu'il porta pendant tout le siège.

Ce héros muet de Mafeking attendait encore, l'autre jour, dans un chenil du service de quarantaine, le moment d'entrer dans la gloire.

Mais aussi où l'héroïsme va-t-il se nicher ! s'écrierait un sceptique.

Il y a quelque temps, en France, une jeune femme, qui s'était fracturée la jambe, mourut après deux expositions successives aux rayons Röntgen.

Une enquête commencée alors vient seulement d'aboutir. L'expert a reconnu que les examens avaient été convenablement faits, mais il a rappelé qu'il importe de faire les expositions aussi brèves que possible, et le jury a rendu un verdict concluant à la mort déterminée par blessures et par application des rayons X, alors que la blessée était dans un état d'épuisement complet.

Le médecin et le photographe ne seront donc pas poursuivis, mais il résulte de l'expertise que les rayons X peuvent avoir une action nocive.

Nous voilà tous avertis.

Les abonnements aux journaux payés en nature ! C'est une formule probablement nouvelle et curieuse. Elle ne pouvait venir que des Etats Unis.

Voici en effet comment elle est posée par le *Herald of Hazel-Green*, dans le Kentucky :

*Prix d'abonnement par an* : Vingt livres de porcs ; ou dix livres de saucisse ; ou deux boisseaux de pommes de terre ; ou cinq boisseaux de navets ; ou dix poulets ; ou dix livres de lard ; ou encore un boisseau d'oignons.

Les fonctions de caissier dans une comptabilité de journal organisée sur ces bases doivent logiquement conduire aux postes les plus recherchés dans le commerce des denrées alimentaires, et les comptables de *Herald-Green* doivent se trouver rarement sans situation. Mais quel embarras de saucisses, de lard, de navets et de poulets aux époques de renouvellement des abonnements !

S'il est vrai que l'histoire sans cesse se recommence et que les mêmes faits se reproduisent à l'infini, il faut tout de même convenir que les choses ne se présentent jamais sous un aspect semblable, et que depuis les premiers âges, elles se sont un peu compliquées.

Témoin l'aventure de ce magistrat de l'Etat de Géorgie qui, tout pénétré des enseignements de la Bible, voyait se présenter dernièrement devant lui deux femmes apportant un bébé de six mois, chacune soutenant que c'était son enfant.

Nouveau Salomon, le juge déposa l'enfant sur la table et saisissant un couteau, fit le grand geste de le couper en deux pour en donner la moitié à chaque femme : "Non, non, s'écrièrent à la fois les mères rivales, ne faites pas cela, gardez plutôt le pauvre petit." Puis elles se sauvèrent à toutes jambes.

L'honorable magistrat, avec l'enfant sur les bras, lui cherche maintenant une troisième mère.

Ce qui prouve que la sagesse de Salomon ne suffit plus aujourd'hui.

Les éléphants, ces superbes animaux que l'on détruit avec tant d'acharnement, étaient jusqu'à ce jour, l'objet d'une légende qui ne manque pas d'une certaine poésie.

On croyait aux Indes — et on le croit sans doute encore — que les éléphants lorsqu'ils se sentent près de la mort, se retirent en des retraites profondes, dans des fourrés inextricables, où ils meurent loin des yeux des bêtes, et aussi de l'homme. Ainsi s'expliquerait ce fait souvent cité, que l'on ne rencontre, pour ainsi dire, jamais le squelette d'un éléphant, en dehors des restes des éléphants tués à la chasse.

Or, un chasseur anglais non content de détruire les d'éléphants vient d'anéantir leur légende.

Il a découvert des squelettes d'éléphants morts de maladie, dans des lieux qui n'avaient rien de particulièrement secret, et il a observé que ces squelettes, sous l'influence des conditions extérieures, s'étaient désagrégés et avaient disparu avec une rapidité tout à fait extraordinaire.

La réalité semble donc être que, si l'on observe si peu de squelettes d'éléphants, c'est que ces ossements sont vite détruits par les agents atmosphériques et autres.

Mais en somme, est-ce que cette réalité ne vaut pas la fiction ?

Il existe en Calabre, pays peu sûr, un brigand très fameux, qui se nomme Musolino. C'est une sorte de héros populaire qui a fort augmenté le respect qu'on lui porte, en assassinant tout récemment deux personnes.

En apprenant ces nouveaux exploits, le roi d'Italie a paru étonné. Cet étonnement est exquis ! Le roi a demandé comment il se faisait que sa police n'eût pas encore mis à la raison ce personnage indépendant. La police, confuse et excitée, a redoublé de zèle ; des agents ont été attachés à la personne de chacun des amis, parents et alliés de Musolino, et ils ont été chargés de les suivre dans le plus grand secret, afin de surprendre le brigand au moment où il recevrait des vivres.

On a déterminé la zone probable où il s'est retiré, et, dans les seize villages qui composent son quartier, on a remplacé les maires par des officiers de police. Des patrouilles battent la région. On fouille les maisons ; la terreur règne sur le pays occupé par les représentants de l'ordre. Seul Musolino est paisible ; il goûte le calme profond d'une retraite ignorée ; il n'est signalé nulle part. Enfin on ne sait où il est. Cependant huit cents policiers s'agitent autour de sa seule personne. Ce sont là des mesures vraiment sérieuses ; on les a notifiées à toute l'Europe, qui s'émerveillera de l'activité de la police italienne. Et c'est l'essentiel.

Il n'est pas de jour où quelqu'un ne se plaigne de la dureté des âmes contemporaines, de leur égoïsme, étroit de leur ambition sans limite, de leur vanité. Et pour nous faire sentir plus cruellement combien peu héroïques sont les temps présents, on cite sans trêve les actions grandioses et les paroles — les paroles surtout ! — des anciens.

Cependant il vient de se passer en Angleterre, une histoire véridique qui, bien qu'elle date seulement d'hier, vaut peut-être la peine d'être publiée.

Il s'agit seulement d'un homme qui en silence s'es laissés condamner deux fois à mort pour sauver un ami coupable.

La cour d'assises d'Ipswich condamnait, il y a à peu près vingt-sept ans, un tenancier d'une maison de jeu nommé David Rutter, accusé d'assassinat de complicité avec un autre individu.

David Rutter, non seulement avait avoué son crime, mais il avait assumé toutes les responsabilités et il était arrivé à faire acquitter son co-accusé. Quant à lui il obtint un sursis.

Quelque temps plus tard, traduit devant une autre cour d'assises qui le recondamna à mort, Rutter vit sa peine commuée en celle des travaux publics à perpétuité, grâce à une pétition publique.

C'est tout dernièrement, la prescription étant acquise, que le condamné se décida à parler et à dire la vérité. Ce n'était pas lui qui avait commis le meurtre : c'était l'autre homme. Mais cet autre homme avait une femme dont le cœur eût été brisé, des petits enfants dont la vie eût été ruinée, des vieux parents que le chagrin eût tués, tandis que Rutter, célibataire, ne laissait derrière lui personne pour le plaindre ou le pleurer.

Ah ! si cette simple et dramatique histoire avait seulement deux ou trois siècles, quel enthousiasme n'exciterait-elle pas, et quelle source féconde ne serait-ce pas pour nos romanciers et nos dramaturges !